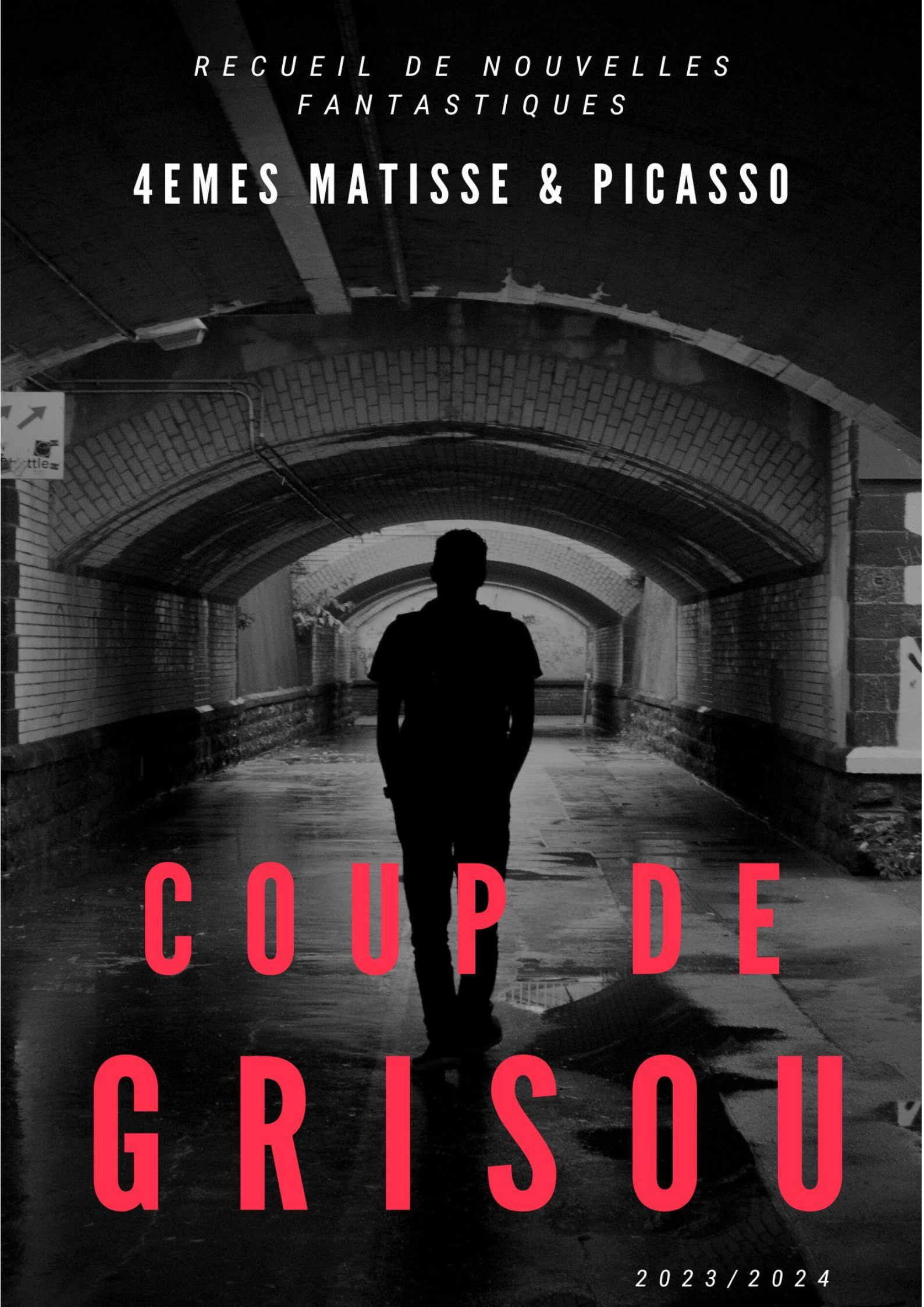


RECUEIL DE NOUVELLES
FANTASTIQUES

4EMES MATISSE & PICASSO



COUP DE
GRISOU

2023/2024

À la suite de leur visite de la mine de Cagnac-les-Mines, les élèves de quatrièmes Matisse et Picasso ont endossé leur costume d'écrivain et ont imaginé des nouvelles fantastiques.

Apparitions, disparitions, loup garou, cris : plongez dans cet univers surnaturel teinté d'angoisse, de peur, d'étrangeté et tremblez !

Bonne lecture.

SOMMAIRE

Le casque	p. 3
L'apparition dans la mine	p. 4
Un accident inattendu	p. 7
Les cris	p. 8
Le mystère dans la mine	p. 10
Le loup garou	p. 11
Le fantôme de la mine	p. 13
Etranges disparitions	p. 15
Le malheur de Pascal	p. 17
Le diable dans la mine	p. 20
L'éclaireur	p. 23
Une coïncidence... ou le destin	P 24
Dans les temps	p. 26
Coïncés dans une mine	p. 29
Le secret de la mine	p. 31
Le labyrinthe	p. 32

LE CASQUE

L'histoire que vais vous narrer s'est passée il y a fort longtemps, dans les mines sombres et poussiéreuses de Carmaux. En 1920, être mineur était chose courante dans cette ville, plus de 200 hommes y travaillaient. Ils commençaient très jeunes, à l'âge de huit ans parfois. Gérard était père de deux enfants : Ginette et Géraldine, l'une était blonde aux yeux bleus et l'autre était rousse aux yeux verts, il était marié à Geneviève depuis 21 ans.

Tous les matins, Gérard prenait son café et partait à la mine retrouver ses camarades dans le vestiaire. Les jours étaient interminables, les conditions de travail épuisantes et éprouvantes.

Tout a commencé un jour après qu'il se soit disputé avec sa femme, avant de partir à la mine. Une fois sur son lieu de travail, Gérard chercha son casque qu'il ne trouvait pas, pourtant il l'avait posé au même endroit qu'à l'ordinaire ; là où il le laissait tous les jours. Il se questionnait, s'interrogeait, cherchait partout, quand soudain, il entendit un bruit venant du fond du vestiaire. Il s'en rapprocha et trouva son casque retourné au sol. Il se dit que c'était sûrement un rat qui l'avait fait tomber. Il les voyait souvent grouiller çà et là.

Lorsqu'il le positionna sur sa tête, le casque lui parut étrange. Gérard se sentait comme compressé. Il le retira donc et la douleur s'arrêta. Soudain son chef d'équipe l'appela, criant « Gérard, dépêches toi ! Sinon t'auras pas de charbon ce soir ! ». Alors il se dépêcha de remettre son casque, passa outre la migraine atroce, et ne pensa plus qu'à son salaire, sa femme, ses enfants.

Quelques jours plus tard, cette folie s'arrêta. Il reprit son travail comme avant, tout en restant méfiant.

Les jours, les semaines passaient et, Gérard, innocent ne se doutait de rien lorsque son casque se remit à lui jouer des tours. Commença-t-il réellement à perdre la tête ? C'était comme si on lui voulait du mal. Gérard n'en pouvait plus de cette boucle et pourtant ne cessa de travailler.

Le lendemain matin, Geneviève retrouvait son mari inconscient dans la baignoire avec des plaquettes de médicaments étalées sur l'ensemble de son corps et on apprit par le médecin de famille que son cœur avait cessé de battre pendant la nuit.

Manon, Béлина, Mailys

L'APPARITION DANS LA MINE

C'était à quelques heures de ma fin de journée, cela faisait quelques mois que j'avais été employé à la mine. Plus le temps

passait, plus je trouvais le travail difficile et dangereux. J'avais déjà risqué de me blesser gravement. Ce jour-là, la poussière me semblait plus tenace et la chaleur m'étouffait. En cette fin de semaine la fatigue se faisait sentir chez tous les mineurs. La tension était à son comble et un accident pouvait très vite arriver.

Tout à coup, le bruit inquiétant d'une explosion retentit et je vis que certains mineurs s'enfuyaient. Sur leurs visages effrayés et à leurs cris, je compris que quelqu'un avait malencontreusement ouvert sa lampe et déclenché un coup de poussier. Je me mis à courir ! Une fois arrivé derrière les bacs d'eau, je m'arrêtai pour reprendre mon souffle quand j'aperçus les flammes qui arrivaient à toute vitesse vers moi. Mon heure était arrivée. J'allais mourir ici, seul dans cette mine, comme mon père et d'autres mineurs avant moi. J'étais pourtant jeune. Je pensais à la vie que j'aurais pu mener si cet accident n'avait pas eu lieu. Les flammes semblaient accélérer pour me saisir et m'engloutir. Par chance, les bacs d'eau fonctionnèrent, ce qui était rare. Pris d'une quinte de toux, je tombai à genoux. La fumée m'affaiblissait énormément. J'étais seul, mais il me semblait être observé.

Dans la fumée, j'aperçus une silhouette qui m'épiait. La silhouette se fondait dans la fumée, cette silhouette semblait avoir une forme humaine, son teint était pale et elle semblait épuisée. J'entendis une voix. Je me mis alors à regarder autour de moi, mais je ne vis personne, il y avait pour seule présence cette silhouette.

J'en déduis alors que cette voie ne pouvait venir que d'elle et il me semblait la connaître.

Elle me disait : « Maintenant que tu as commencé à y travailler, tu y resteras jusqu'à la fin de tes jours ». Je me mis alors à remettre ma vie en question. Où avais-je entendu cette voie ? Était-ce la voix d'une personne que je connaissais ? Ou bien était-ce la voix d'un membre de ma famille ? Je me mis soudain à examiner le ton de cette voix : lugubre, étouffée, épuisée, à bout de force.

Soudain je reconnus la chaleur de cette voie que je n'avais plus entendue depuis longtemps : c'était celle de mon père. Après cette révélation, je m'aperçus que la silhouette avait disparue. Je restais figé quelque seconde puis je me rendis compte qu'il était temps de rentrer. J'étais traumatisé. La mine était dans un sale état, plein de personnes par terre, aux corps inanimés. Je ressentis une grande peine.

Au moment de ressortir de la mine, je vis que la nuit était tombée. Cette sorte de silhouette semblait être celle de mon père, ce qui était impossible puisqu'il était décédé. J'avais dû mal voir. Et sur le moment, je me jurai de ne plus y penser et décidai de rentrer chez moi. Le repos était nécessaire.

Quelques mois plus tard, dans le journal local, un article annonçait la mort d'un jeune mineur, semblant être mon double. Est-

ce la fatigue due au travail ? La dureté de la vie d'un mineur ? Ou bien un acte de désespoir ?

Hugo, Eléane, Noé

UN ACCIDENT INATTENDU

C'était une journée banale pour ce mineur. Comme d'habitude, il s'éloigna du groupe car il était assez fort pour extraire le charbon tout seul, durant de longues heures. Il se souvint avoir mis le wagon derrière lui, puis s'être retourné pour y placer du charbon quand soudain les lumières se mirent à grésiller.

Il y eut une petite coupure de courant. L'atmosphère commençait à devenir de plus en plus inquiétante et puis il sentit un courant d'air et se tourna. Il vit les planches de bois de la petite cabane qui soutenait le couloir de la mine se craquer. Elles formaient maintenant les sourcils d'un visage angoissant. Quelques secondes plus tard, le drame arriva et le coup de grisou apparut. La mine fut remplie de feu et tous les ouvriers perdirent la vie.

Quentin, Nassim, Clarence

LES CRIS

C'était un jour pluvieux de septembre quand les classes de Quatrième du collège Saint-Joseph de Gaillac, dont les « 4e Picasso », partirent en visite à la mine de Carmaux.

Une fois arrivés sur le site à découvrir, les professeurs séparèrent les classes et les 4e Picasso purent leur visite. Pour y accéder il fallait emprunter de longs escaliers. Sur tout le chemin les lumières clignotaient et ne fonctionnaient qu'une fois sur deux. En bas, le guide leur donna les consignes de sécurité et leur demanda de ne pas s'éloigner de lui, car on pouvait vite se perdre et se mettre en danger ; le sol n'était pas stable.

Parmi les élèves, Mohamed, Darius, Hugo, et Hamza, avaient pour habitude de ne pas écouter les adultes et ils firent de même avec le guide ce jour-là. Ils se lancèrent le défi d'aller voir au fond d'une galerie. Mohamed se porta volontaire pour y aller. Dix minutes passèrent quand on prit conscience qu'il n'était toujours pas revenu sur ses pas. Les trois autres commencèrent alors à s'inquiéter ; ils décidèrent de quitter le groupe et de partir à sa recherche.

Cinquante mètres plus loin, ils virent leur camarade qui était tombé dans un trou. Hugo lui demanda s'il allait bien, mais il ne répondit pas. Les garçons se mirent à paniquer et ne savaient pas

quoi faire. Hamza se proposa d'aller chercher un adulte mais Hugo et Darius ne le voulaient pas, par peur de se faire punir. Mais la raison fut plus forte que toute autre émotion et les poussa à aller chercher un professeur. Ils partirent tous les trois chercher Mme Besnard.

Une fois devant elle, ils expliquèrent leur aventure et elle commença à les disputer, mais elle s'arrêta vite quand elle prit conscience de la gravité des circonstances. Elle demanda où était cet élève. Elle s'énervait et personne n'osait lui répondre. Darius lui réexpliqua plus calmement et Mme Besnard, paniquée, leur demanda de lui montrer l'endroit où il se trouvait.

Quand ils y arrivèrent, Mohamed avait disparu. Il ne restait de lui que ses lunettes. On le chercha partout et longtemps dans la mine. Mais rien. Aucune trace du jeune adolescent.

Nous finîmes par repartir, désolés, désespérés, terrifiés aussi. Tout devait être désormais expliqué à M. Arrouy, à la famille de Mohamed. Nous étions désemparés et sa disparition ne quittait plus nos esprits.

Pendant plusieurs semaines les recherches se poursuivirent, en vain.

D'autres classes, depuis ce jour, ont visité la mine, avec d'autres professeurs, avec d'autres élèves, avec d'autres projets, et certains

en ressortent encore effrayés, disant entendre, au loin, depuis les méandres de la mine, les cris d'un enfant apeuré.

Alyssa, Tahaa et Mohamed

LE MYSTERE DANS LA MINE

C'était un jour comme les autres quand Marc travaillait dans une mine à Carmaux. Chaque jour, il extrayait le charbon pendant environ douze heures et chaque matin il rejoignait ses collègues devant l'ascenseur pour descendre au sous-sol.

Ce jour-là, alors qu'il piochait sans penser à rien, Marc commença à ressentir une forte chaleur, au point qu'une goutte de transpiration coula sur son front. La fatigue se faisait ressentir sur son visage.

Tout à coup, les lampes se mirent à grésiller et Marc aperçut des ombres. Face à de tels événements, Marc pensa à une simple hallucination. Quand il se retourna, il vit à nouveau ces fameuses ombres qui l'inquiétaient de plus en plus.

Il décida de s'approcher de celles-ci et appela, apeuré, ses collègues pour qu'ils viennent voir s'ils voyaient la même chose que lui. Un de ses collègues lui dit qu'il n'y avait absolument rien, qu'il faudrait qu'il aille prendre l'air, dehors, quelques minutes, et penser au repos.

L'esprit plus clair, il redescendit dans la mine, car le travail ne s'arrêtait pas mais désespérément, le problème recommença et les ombres jaillirent à nouveau. Elles ressemblaient à des silhouettes humaines. Son collègue Jean lui demanda : « A quoi ressemble ces ombres ? », ce à quoi Marc répondit : « C'est une silhouette d'homme, toute noire, avec une sorte d'objet à la main que je ne saurais décrire ».

Brusquement, la lampe de Marc commença à grésiller et il se dit que c'était juste un petit dysfonctionnement d'un matériel qui n'était plus tout jeune mais cela se répéta tous les jours, pendant un an.

Un jour, Marc redescendit à la mine, seul, pour récupérer son casque et, encore une fois, il vit ces fameuses ombres qui se rapprochaient de lui. Et ce jour-là, elles s'emparèrent de Marc.

Le lendemain, au moment du rassemblement, chaque travailleur se salua, prit son matériel et se prépara à descendre au sous-sol. Dans le vestiaire, seuls un casque et une lampe n'avaient pas été pris. Ils appartenaient à Marc.

Lily, Hamza, Lila

LE LOUP GAROU

Robert était un jeune mineur qui venait de fêter sa quinzième année. Il travaillait à Cagnac-les-mines à côté de la maison familiale où il vivait. Il commençait très tôt et finissait très tard le travail pour pouvoir aider sa famille et subvenir à leurs besoins. L'ambiance et le bruit rendaient Robert craintif et inquiet quand il cassait la pierre pour récupérer du charbon dans la mine. La plupart du temps, il travaillait dans le noir, ce qui amplifiait les ressentis liés à cette oppression.

Lors d'une belle soirée de pleine lune, il commença à avoir très mal à la tête et à l'ensemble du corps. Cela était sûrement dû à son casque et son travail intensif. Ne pouvant arrêter sa laborieuse corvée, il persistait sans relâche. Son corps frissonna comme un vent lourd et glacial qui le rendit encore plus mal. Robert très imaginaire, pensait à une présence. À cette pensée, il se mit à trembler. Il tituba et décida de remonter à la surface de la terre. Il prit la décision de rentrer chez lui, trop peu habillé pour cette soirée d'hiver.

Il se mit en marche. Au bout de quelques minutes, il tomba au sol en poussant un long cri. La lumière de la lune lui brûlait la peau comme lors d'un été chaud où le soleil transperçait le corps. Allongé au sol, il se grattait avec l'impression qu'il s'arrachait la peau.

Le lendemain, après ce fameux soir de pleine lune, Robert se rendit compte que ses poils s'étaient étrangement allongés et

épaissis. En mettant son casque, dont il se servait dans la mine, il comprit que sa tête était devenue plus fine et plus longue comme celle d'un renard à sa figure tirée vers l'avant et au museau oblong. Il mit alors la main sur son crâne et sentit deux bosses : l'une vers la droite, l'une vers la gauche. Robert paniqua ! Il vit, devant son miroir, son dos courbé comme une haute colline et ses pieds rétrécis.

Quelques jours plus tard, il constata des poils de plus en plus noirs, des pattes à la place de ses mains et des griffes à la place de ses ongles. Était-il toujours humain ?

Ce soir-là, Robert prit ses outils et par la suite, s'enfonça dans la mine excessivement poussiéreuse et peu éclairée. Il s'arrêta d'un coup en exerçant son labeur et tomba à terre.

Il ne se réveilla que le lendemain matin, dans son étroite chambre en une bête sauvage, en un loup garou. Et on entendit alors, au loin, aux confins du village, un cri strident, ou pour être plus juste : un hurlement glaçant.

Auxane, Claris, Lisa

LE FANTOME DE LA MINE

C'était en mai 1897, j'étais avec Francis dans la mine et nous descendîmes aux derniers étages de celle-ci. Ce jour-là Francis se fit faucher par la mort. Il fut écrasé par mon wagon dont je perdis le contrôle. Il pesait au moins quatre tonnes. Je l'extirpai d'en dessous et il me dit ces paroles qui restèrent à jamais gravées dans mon esprit « Tu n'as rien... » mais il put finir sa phrase.

Des mois plus tard, je revins sur les lieux de la mort de mon ami, je ne comprenais pas ce que j'avais mal fait. J'étais très attristé par ces souvenirs lugubres, puis, je revis un visage qui m'était familier.

Il avait le même nez, les mêmes yeux, les mêmes cheveux que Francis. Je restais tétanisé sur le coup et je ne compris pas ce qu'il disait. Il marmonnait dans son coin. Mais quand je vis son corps écrasé, éventré, déchiré, je compris que c'était lui, il était là devant moi !

Le lendemain matin, je revins au même endroit. J'entendis des bruits étranges au fond de la mine. J'aperçus une seconde lampe au fond. Je m'approchais de plus en plus et la lumière se réduisait de plus en plus. En me rapprochant, j'aperçus une ombre grise avec un visage familier. Il disparut sur le coup. Je revins vite voir mon collègue de la mine, je lui dis :

« Il y a un fantôme avec moi, les gars ! Venez vite ! »

Ils se moquèrent de moi et ne me crurent pas. Alors je prie mon courage à deux mains, je décidai de retourner en bas. Je le revis encore, il surgit devant moi et je fis un malaise.

Quelques jours plus tard, en maison de repos. Tout alla mieux, je me reposai : je fis peu à peu le deuil de cet accident. Je revins chez moi avec un air sûr, plutôt serein.

Un jour, je décidai de revenir à la mine, jusqu'au lieu de l'accident, et j'entendis une petite voix au creux de mon oreille : « Tu n'as rien fait pour me sauver. »

Darius, Maylis, Ewan

ETRANGES DISPARITIONS

Comme tous les matins, Pierre se levait très tôt pour se rendre à la mine, retrouver ses camarades, et y vivre une nouvelle fois une dure journée de labeur. Comme tous les matins, il s'affairait à rassembler son matériel. Il était un homme seul, très organisé, aimant que toute chose soit à sa place et que toute chose ait sa place.

Arrivé sur son lieu de travail, il salua ses collègues et descendit à la mine pour piocher le charbon. Il voulut prendre un outil, mais il

disparut. Il le chercha, mais ne le trouva pas. Il demanda à ses collègues, mais ils lui dirent qu'ils ne l'avaient pas vu depuis trois jours. Il se demanda où il l'avait posé pour la dernière fois, en vain.

Cette première disparition d'outil le laissa inquiet. Malgré tout, il continuait à travailler comme si rien ne s'était passé. Pourtant, les disparitions se multipliaient et, chaque jour, un nouvel objet disparaissait, sans laisser de traces.

Un jour, alors qu'il était en train de piocher, il décida de faire une pause. En revenant, sa pioche avait disparu. Il demanda alors à ses camarades s'ils ne l'avaient pas vu. Tous lui répondirent à la négative.

Un autre jour, alors qu'il extrayait du charbon, il partit parler à son ami et dès qu'il revient, il vit que la pioche n'était plus là. Il demanda à un mineur qui passait par là s'il ne l'avait pas aperçue, mais celui-ci lui répondit, lui aussi, comme ses camarades, que non.

A chaque fois, puisque, rappelons-le, il était un homme organisé, il veillait à bien vérifier où était posé chacun des objets utilisés. A chaque fois, c'était la même surprise, le même effroi : les objets changeaient de place, disparaissaient comme par magie. Il avait l'impression de devenir fou !

Un matin, Pierre ne se présenta pas à la mine. Après sa décente au sous-sol, son casque, et la lampe, restèrent posés dans les vestiaires.

Son ami alla prendre de ses nouvelles mais la porte était fermée à clé. Il toqua, personne ne répondit, alors il décida de forcer l'entrée. Arrivé dans la maison, il trouva le corps de Pierre au sol, entouré de tous ses outils.

Inès, Adrien, Clémence

LE MALHEUR DE PASCAL

Je suis mineur.

Je mine tous les jours. Toute la journée. Depuis l'âge de vingt ans. Vingt ans ! c'est jeune pour commencer à la mine ; mais j'étais un jeune homme athlétique, plein de fougue, et je le suis encore.

Je mine depuis 15 ans déjà, et ça, ÇA, je ne l'ai jamais vu. Et ce dont je suis absolument certain, c'est que je ne suis pas fou.

Cette nuit-là, je dus miner plus tard que d'habitude : j'avais pris du retard dans la journée. Dans ce tronçon, très peu de mineurs travaillaient à cette heure si tardive. J'en profitai pour faire une pause de cinq minutes à l'abri des regards indiscrets et je me mis à nouveau au travail.

Je minais depuis des heures et des heures déjà. Le bruit de ma pioche était monotone et régulier. Mes bras me paraissaient lourds

et engourdis. Les TAC, TAC, TAC de mon outil auraient pu m'endormir tant ils ressemblaient à une berceuse.

Tout à coup, ces bruits changèrent. Ces bruits réguliers et monotones furent remplacés par des TOC, TOC, TOC. Je m'arrêtai brusquement pour mieux les écouter. Ils étaient lents et graves. Ce bruit m'intrigua au plus haut point, si bien que je décidai de continuer en grattant avec mes mains. Le charbon, couleur obsidienne, fit place progressivement à une teinte plus jaunâtre. Je n'en revenais pas, je venais de trouver de...de l'or !

Je pris tout ce que je pouvais et le mis dans la poche gauche de mon pantalon et cachai tout le reste le plus vite possible avant de rentrer chez moi.

Le lendemain matin, à mon retour dans la mine, je vis que le filon était toujours là. Une fois mon travail fini, je repris de l'or pour en mettre à nouveau dans ma poche gauche et repartis.

Je venais à peine de tourner à l'angle de la maison, laissant derrière moi la mine et ses ascenseurs, que ma poche commençait à se déchirer sous son poids lourd. Bien que j'eusse dû me pencher pour ramasser mon or, je fus surpris d'une chose : mes pépites avaient triplé !

Une fois revenu à moi, je courus vers mon domicile pour déposer mon trésor et revenir sur mes pas : direction la mine.

De retour au sous-sol, je remplis cette fois ma poche droite - la seule qui me restait - de pépites et repartis. L'euphorie était extrême.

Enfin, à l'abri des regards indiscrets, je regardai dans ma poche: plus rien. Et c'était pareil chez moi. J'avais tout perdu !

Ce pantalon était-il magique ? Mais il devait être aussi nocif que magique. Il fallait que je m'en débarrasse ! Je le mis alors dans une valise pour le jeter dans le Tarn. Le soir même, je pris la valise puis, avec élan, je le lançai le plus loin possible, espérant qu'il se rende au plus profond de la rivière. En le lâchant, un poids sembla quitter mon corps. Je me sentais étrangement mieux : soulagé, débarrassé, libéré.

Une fois chez moi, je vis que ce même pantalon était posé sur le lit. Je pensais halluciner. Ce n'était pas possible, je l'avais bien jeté. D'un élan de colère puissant, je pris un briquet, un bidon d'essence et je lui mis feu. Cela me procura un bien-être particulier, comme s'il m'envoutait, mais mon esprit reprit le contrôle.

Durant les jours qui suivirent, la mine me faisait de plus en plus peur, à chaque pas j'avais l'impression de m'enfoncer un peu plus, ma claustrophobie prenait progressivement le dessus. J'avais l'impression que les murs se rapprochaient de moi. Soudain, tout devint noir.

LE DIABLE DANS LA MINE

Moi, c'est Pierre. Je travaillais comme mineur à Carmaux. Au sous-sol, je me trouvais avec mon ami Charles. Il était 23 heures. J'essayais de rattraper nos collègues, quand je l'ai vu au loin qui se dirigeait vers la cantine.

Soudain, Charles me regarda, il avait vu une grotte avec des tonnes de charbon qui n'étaient pas indiquées sur la carte. Il me dit de ne pas y entrer et partit chercher le patron, Jean-Luc. Il était 23h57, je décidai de m'y engouffrer. Il faisait sombre, alors je pris ma lumière, j'avançais, inspectais. La grotte était vide. Ma montre m'indiquait minuit.

D'un seul coup, la lumière clignota. Pris d'un certain malaise, je décidai de sortir de la grotte, car, sans lumière, impossible de retrouver la sortie. Je me dirigeai vers l'ouverture, et, ce faisant, entendis un grondement sourd. Il me semblait voir la sortie rétrécir au fur et à mesure que j'avançais. Arrivé devant, je pouvais à peine y passer le poignet, et quelques secondes plus tard, elle était entièrement refermée. Soudain, ma lumière s'arrêta de clignoter un instant, brilla puissamment, éclairant le charbon dans le mur, puis s'éteignit totalement, me laissant dans le noir le plus complet.

J'appelai à l'aide et frappai la paroi du poing, sans résultat. Je tentais alors d'utiliser ma pioche pour percer le mur. Je commençais à perdre patience, lorsque j'entendis une voix me dire : "Calme toi."

Je sursautai violemment et me retournai vivement en criant : "Qui est là ?". Une petite lueur verte provenait du fond de la grotte, que je m'empressai de rejoindre, attiré par cette lumière tel un papillon. Elle émanait d'une petite pierre, gravée d'une étoile enfermée dans un cercle. La voix reprit, sans appel : "Prends la pierre.". Intimidé, je me penchai et ramassai le caillou. Lorsque je me relevais, quelqu'un se tenait en face de moi. Un homme, grand, plutôt jeune, la trentaine environ, une barbe pointue, des cheveux noirs comme l'encre au-dessus desquels se dressaient, recourbées, deux cornes torsadées. Il portait une longue cape noire qui semblait flotter autour de lui comme un manteau de brume et me fixait, inexpressif, de ses grands yeux rouges et triangulaires.

« Veux-tu sortir d'ici ?, me questionna-t-il .

-Qui êtes-vous ?, demandai-je, sans répondre .

-Le diable..., dit-il sans donner plus de précisions à cette affirmation pourtant aberrante.

-Veux-tu sortir d'ici ?, répéta-t-il calmement.

-Oui ! Que voulez-vous en échange, car je suppose que vous exigerez de moi une contrepartie ?, lui répondis-je, somme toute assez effrayé par ce qui me semblait être un mauvais rêve parfaitement extravagant.

-Ton âme, à ta mort.

-Et si je refuse ?

-Alors tu resteras ici et tu mourras. Je récupérerai ton âme dans tous les cas. Sauf que d'un côté, tu meurs, et de l'autre, tu vis. Pas pour toujours, évidemment, mais ... longtemps.

- J'accepte, me résignais-je à dire après quelques instants de réflexion, ne trouvant pas d'autre échappatoire à cet étrange et angoissant cauchemar. »

Il me tendit une main aux longs doigts griffus.

« Marché conclu ? », me lança-t-il avec un sourire inquiétant, découvrant des canines aiguisées.

Je la pris.

« Marché conclu. »

Puis, plus rien.

Il faisait noir. J'ouvris alors les yeux. Je n'étais plus dans la mine, tout était blanc. Je me demandais si j'étais au paradis. Rapidement, je me rendis compte que j'étais à l'hôpital. Un docteur arriva et m'interrogea. Il me posa des questions et je lui répondis que je ne savais plus rien.

Plus tard, je vis Charles. Il m'expliqua que j'étais inconscient dans l'ascenseur et qu'on avait retrouvé aucune trace de la grotte.

Je ne me souvenais de rien. Dans ma poche, je trouvais néanmoins une pierre.

Le soir, je la vis se mettre à briller. C'était le caillou vert phosphorescent. Quelques souvenirs apparurent, mais pour moi, ce n'était qu'un rêve. Lorsque la pierre brillait, à la tombée de la nuit, des souvenirs du diable me revenaient, me faisant douter de ma lucidité.

Florian, Alix, Elian

L'ECLAIREUR

Jean-Luc était éclaireur dans la mine avec son groupe. La luminosité entourait sombrement le sous-sol, là où les mineurs travaillaient. Soudain, la lampe de Jean-Luc commença à clignoter. Alors il s'éloigna de son groupe pour éviter de les aveugler ou de les déranger.

-Je reviens, ma lumière a un problème, dit-il avant de disparaître dans les profondeurs de la grotte.

Soudainement, en secouant sa lampe, elle s'alluma et le groupe de mineurs apparut devant l'éclaireur, le fixant, sans un mot. Le tout avec un regard vide et noir. Jean-Luc, pris de peur, recula et trébucha contre un caillou sorti du sol.

-Pourquoi me fixez-vous ?!, demanda-t-il d'une voix terrifiée.

Après quelques instants, la lumière s'éteignit, laissant l'éclaireur sans réponse, ni explication. La lampe se ralluma mais le groupe avait disparu. Sans aucune trace ! Comment la situation avait-elle dégénéré ? Personne ne le savait. Il resta immobile quelques minutes, essayant de digérer cet instant puis se leva, rallumant sa lampe, il vit ses collègues continuer leur travail, comme si de rien n'était. Jean-Luc était envahi de questions : pourquoi m'avaient-ils fixé ? qu'auraient-ils fait si je n'avais pas éteint la lumière ?

Tant de questions qui resteront à jamais sans réponse.

Aiyana, Julie, Thomas

UNE COÏNCIDENCE... OU LE DESTIN ?

Je m'appelais Guillaume, j'avais quarante-sept ans. Je travaillais depuis vingt ans dans la mine de Carmaux. Je la connaissais comme ma poche, c'était comme une seconde maison. Elle était sombre, étroite. Les bruits des machines y étaient continuels et insupportables. Je travaillais généralement dans un sombre tunnel interminable au point que l'on n'en voyait plus le fond. Il y faisait très chaud, l'air était rempli de charbon, y respirer était difficile.

Ce jour-là, ma lampe n'éclairait pas grand-chose. Une ombre passa devant mes yeux, je sentis un courant d'air froid derrière mon dos et pourtant j'étais seul.

Je demandai s'il y avait quelqu'un et une voix mystérieuse me répondit : « **GUILLAUME, GUILLAUME, GUILLAUME, ...** ». Comme dans un écho oublié. Je pensai que je devenais fou, je me frottai les yeux.

De grosses gouttes de sueur tombaient de mon front. Alors je pris ma bouteille d'eau pour me rafraichir les idées, mais pas une seule goutte ne tomba sur ma langue. J'étais pourtant sûr de l'avoir remplie. Regardant mieux, je m'aperçus que l'eau contenue était trouble et brillante, alors je clignai des yeux aussi vite que possible. Je restais assis et je regardais mes genoux longtemps... très longtemps.

Soudain le bruit des machines s'arrêta net et des coups de pioche retentirent tout près de moi. Trop près de moi. Pourtant j'étais bien seul.

Trois semaines plus tard, on entendit à la radio une voix fantomatique annoncer « Un homme de quarante- sept ans est mort il y a trois semaines, il s'appelait Guillaume. On a retrouvé son corps dans la mine de Carmaux. »

Lucie, Eva

DANS LES TEMPS

Une fois à l'entrée du bâtiment, avec un léger retard, je franchis la double porte en verre pour aller vers l'accueil. Il était vide, je me dirigeai donc vers la salle d'attente qui était de petite taille. Je m'assis sur l'une des cinq chaises qui s'y trouvaient. Sur le mur, il y avait collé de vieux papiers peint avec des motifs de bandes jaunes et marron. Il n'y avait pas beaucoup de lumière, et surtout, pas beaucoup de monde ... Personne même. C'était très étrange pour un mercredi après-midi. Ce genre d'endroit grouillait de monde habituellement. Au milieu de la salle, des journaux étaient posés sur une table basse.

Quelques minutes passèrent, personne ne vint. Je pris la décision d'aller chercher quelqu'un. Je traversai plusieurs couloirs en essayant d'ouvrir les portes, elles étaient toutes fermées. Il me vint à l'esprit qu'il n'y avait personne dans ce bâtiment. Peut-être m'étais-je trompé d'endroit ?

Ces couloirs, avec leur moquette rouge et leurs murs bleu lagon, commençaient à sérieusement m'inquiéter. Je parcourus d'autres couloirs encore plus rapidement, sans trop réfléchir. Comme par instinct, tout était très désagréable dans cette rapidité.

Soudain, tout s'arrêta, en face d'une salle ouverte meublée d'une seule horloge. Cette horloge était en bois, d'une grande et angoissante stature. Je sentais la peur envahir mon esprit

comme les nuages sombres envahiraient subitement un ciel bleu. L'horloge était vieille et abîmée, je me demandais ce qu'elle faisait dans ce cabinet qui, lui, paraissait moderne.

Plus je regardais cette horloge, plus mon sentiment de peur augmentait. J'étais là, debout devant l'horloge, paralysé. Je ne cessais de la regarder, comme si mes yeux étaient accrochés sur elle. Hypnotisé. Les aiguilles semblaient tourner à l'envers, de plus en plus vite. L'horloge était sûrement défectueuse, vu sa vieillesse. Mais chercher une explication rationnelle à ce qui m'arrivait était de plus en plus difficile, j'avais l'impression d'être fou. L'odeur du bois parfumait semblait de plus en plus forte et le déplacement des aiguilles de plus en plus rapide.

Je ressentis alors une boule se former dans ma gorge. Un instant j'eus la tête qui tourna et je me sentis tomber. Je me réveillai quelques instants plus tard, plus étourdi que jamais. Les aiguilles de l'horloge ne tournaient plus. Effrayé, je pris la fuite dans les immenses corridors sombres aux murs bleus, je m'avançai sur le sol rouge qui me paraissait être du sang. Dans ce labyrinthe de couloirs, je tombai sur des lignes de portes que j'essayais frénétiquement d'ouvrir.

Brusquement, je sentis à nouveau cette boule dans ma gorge et mon souffle se coupa, j'avais peur de rester enfermé dans ce bâtiment angoissant, je m'adossai contre un mur pour me calmer quelques instants et, en relevant les yeux, je vis une sortie de

secours. Je courus de toutes mes forces jusqu'à celle-ci, cette porte si lumineuse, si accueillante, me chuchote de venir vers elle. Je repassais près de l'accueil, utilisant mes dernières forces pour m'échapper au plus vite d'ici. Je passais la porte sans attendre.

Une fois sorti, je me retrouvai au beau milieu d'un champ, près d'une route où passait de vieilles voitures. Je marchai jusqu'à la première habitation. Il se trouvait que c'était un tabac-presse. En rentrant à l'intérieur, je me dirigeai, le souffle court, vers les présentoirs à magazines, j'en saisis un, l'ouvris et vis la date de parution : 1946. Mes mains lâchèrent brusquement le quotidien local, mes jambes ne réussissaient plus à supporter le poids de mon corps et mon crâne se fracassa contre le carrelage froid du petit commerce.

Quelques mois passèrent...

Je commençais à me sentir bien dans cette époque, je connaissais la ville comme ma poche et j'avais pris l'habitude de faire des balades pour approfondir mes connaissances sur le secteur. Lors d'une de ces balades, je m'arrêtai devant un immeuble qui me semblait familier puis, en un éclair, tout me revint en mémoire : le rendez-vous, l'attente interminable et surtout l'horloge, celle qui m'avait amené ici. Pris d'un élan soudain, je me précipitai à l'intérieur du fameux bâtiment, puis je fis un ou deux tours de tous les couloirs menaçants que j'avais parcouru en 1994. Tout était vide, dépourvu de vie, froid et menaçant. Chaque meuble semblait me

juger, je commençais à avoir des nausées jusqu'à en tomber, mais... un objet... dans ma chute : c'était l'horloge.

Sentant que mes forces s'envolaient, je fis tourner les aiguilles de plus en plus vite, jusqu'à épuisement.

Aujourd'hui, tout cela me semble irréel. À cette époque, je possédais une imagination fertile, alors tout n'était peut-être qu'un rêve... Mais quoi qu'il en soit l'horloge trône désormais dans ma chambre.

Thomas, Loïs, Louis, Chloé

COINCÉS DANS UNE MINE

C'était un vendredi soir, dans une mine de charbon à Cahors, où se trouvaient Pierre et Étienne. Tous les hommes aux visages noircis étaient partis, ils ne restaient plus qu'eux. Ils avaient été bloqués dans une galerie à cause d'une poutre en bois qui était tombée.

Les autres les avaient pris pour morts. Mais ils ne l'étaient pas, car suite à l'effondrement de la poutre en bois, ils étaient justes recouverts de poussière. Non-sans-mal, ils sortirent de la galerie.

Une femme apparût au bout de celle-ci. Étienne a peur. La lampe torche n'éclaire pas trop.

Il a un doute sur l'apparence de la femme. Dans la mine ténébreuse, il distingue qu'elle a des habits abîmés, des cheveux longs.

Pierre pose une question à la femme :

-Depuis combien de temps êtes-vous là, coincée dans la mine ?

Aucune réponse. Étienne lui demande alors :

-Comment êtes-vous entrée ?

Toujours aucune réponse. L'air agacé, elle s'évapore. Les deux hommes stupéfaits restent paralysés. Après s'être remis de leurs émotions, les deux hommes partirent dans une deuxième galerie et la femme est là. Ils sont si stupéfaits qu'ils ne se demandent s'ils ne sont pas fous. Comme dans la première galerie la femme s'évapore à la sortie. Pierre et Étienne sont sans-voix devant ce qu'ils ont vu. Ils trouvent alors une troisième galerie et à l'entrée la femme réapparaît, ils sont éberlués. C'est alors qu'ils arrivent à la sortie de la galerie et comme à son accoutumée la femme s'évapore. Cette fois, les deux hommes ne restèrent pas médusés. C'est alors qu'apparût René leur collègue.

Celui-ci fit un rêve et pensa qu'ils étaient vivants. Pour savoir si ce rêve était réalité, il alla en direction de la mine. Il saute de son lit et courus jusqu'à son vélo.

Une fois arrivé à la mine, il prit l'ascenseur de secours le plus vite possible. Il arriva rapidement au fond de la mine. Sans les voir, René passa devant ses deux collègues, mais quand il fut à proximité d'eux, il se fit surprendre par une femme qui aussitôt après l'avoir vu part en courant.

Rapidement, il retrouva Pierre et Étienne. René content d'avoir retrouvé ses collègues, mais aussi étonné de la situation et surpris qu'ils ne soient pas morts les ramena à la surface.

Marie, Pierre, Aron

LE SECRET DE LA MINE

Durant l'été de 1950, Paul, aux yeux noir charbon, et aux cheveux de la même couleur, travaillait jour et nuit avec acharnement dans la mine, située à Carmaux, avec ses collègues fragiles. Tout d'un coup, un bruit effrayant résonnait dans toute la partie sous terrain. Ses collègues, pris par la peur, décidèrent de partir laissant Paul tout seul dans la mine sombre et lugubre. Grâce à son courage sans nom, il décida de se diriger vers le bruit qu'il venait d'entendre.

Il vit une porte étrangement moderne qu'il n'avait jamais vu auparavant. Il prit son courage à deux mains et en saisit la poignée. Une lumière blanche l'éblouissait. Paul essaya d'ouvrir les yeux tant

bien que mal pour voir le paysage qui l'entourait. Une fois les yeux ouverts, il apercevait un tas d'œuvres d'art qui n'appartenaient pas à son époque, elles étaient bien plus modernes. Emerveillé, il admira les beaux tableaux autour de lui.

Soudain, il sentit un tremblement de terre qui ne cessait de s'intensifier. Effrayé, il voulut sortir mais la porte disparut soudainement.

Aucune réponse à aucune question n'a pu être révélée depuis ce jour-là.

Flavy, Kloé, Elliot

LE LABYRINTHE

J'étais chargé de m'occuper d'un petit groupe : Léo le plus jeune âgé de seize ans, Jérémie qui avait un an de plus, et moi, Lou, 18 ans. Nous devions creuser deux à trois tonnes de charbon, j'en avais l'habitude mais pour Léo, étant sa première fois dans les mines, cela lui semblait trop voir « énorme » comme il disait.

Après avoir vérifié que tout le monde soit équipé en sécurité nous nous aventurâmes dans cette mine. Jérémie et Léo n'étaient jamais montés dans une cage comme celle-là, une cage qui descend lentement dans cette immense cave. Une fois atteint la zone où nous

devions opérer, je donnai comme ordre à Léo d'aller à droite et à Jérémie d'aller à gauche. Moi, je continuai tout droit.

Deux heures avaient dû passer quand nous entendîmes une explosion provenant de là où Jérémie creusait. Léo et moi nous précipitâmes le plus rapidement possible vers lui. Soudain, nous vîmes un trou, sûrement créé par l'explosion. Étonnamment, il semblait être taillé d'une main humaine. Léo s'exclama avec enthousiasme :

-Allons voir ce qu'il s'y trouve.

-Il faudrait tout d'abord finir notre collecte, dis-je avec un léger ton de déception.

-Ce n'est pas grave, je pense que nous avons récupéré notre collecte, et puis nous ne partirons pas pour longtemps.

Jérémie m'avait convaincu et je dis d'un ton aussi enthousiaste que celui de Léo :

-Alors allons voir ce qu'il s'y cache !

Cela est vrai que j'avais toujours eu un caractère d'exploratrice. Nous allumâmes nos lampes frontales. Après avoir visité pendant une petite dizaine de minutes, je vis des écritures tracées en rouge, rouge sang. J'appelai mes deux camarades et leur demandai de me suivre à travers le couloir peu large. Le temps passa, les écritures étaient toujours incompréhensibles et notre groupe plutôt inattentif. Cela a d'ailleurs failli nous coûter la vie puisque nous avons manqué

finir dans un trou. Je m'en approchai pour y jeter un caillou, en vérifier la profondeur, et je sentis, en m'en approchant, une secousse.

-Tu es sûre que c'est une bonne idée de s'approcher autant ? Ça peut s'écrouler à tout moment, dit Léo d'un air apeuré.

-Tu veux savoir où mènent ces écritures, oui ou non ?, lui répondit Jérémie.

Il acquiesça. Je fis un pas prudent devant le gouffre et, lorsque je jetai la pierre, il ne m'apparut aucun danger donc je me retournai avec fierté et dis :

-Tu vois ! Aucun danger !

Mais à ce moment précis, il y eu une autre secousse et le sol se déroba sous nos pieds. Nous fûmes tous entraînés dans la faille. Après une chute qui me sembla interminable, le sol me percuta. Je sentis la douleur me traverser la colonne vertébrale et remonter jusque dans chaque parcelle de mon corps, mais ce qui me glaçait n'était pas la douleur mais ce que je vis : le ciel ! Je n'en revenais pas, nous étions pourtant dans une mine, et nous étions tombés, donc il était physiquement impossible d'atterrir dans un endroit à ciel ouvert ! Je me dis que cela devait être à cause de la chute, une simple hallucination. Mais après quelques minutes, je me rendis compte que c'était réel.

J'essayai de me relever, mais douloureux, je ne parvins qu'à m'asseoir. Je cherchai des yeux Jérémie et Léo et je ne vis qu'une sorte de couloir avec des allées qui partaient dans tous les sens. Je ne vis ni Jérémie, ni Léo. Il n'y avait rien d'autre que d'immenses murs en bois. Je me levai enfin et aperçus au loin une paroi sur laquelle je distinguai les mêmes inscriptions ensanglantées que dans la mine. Horrifiée, je décidai alors d'appeler les garçons. Au bout de dix minutes à m'égosiller, je les entendis enfin me répondre. Nous n'étions séparés que par un mur, et après quelques tentatives, Léo finit par me rejoindre. Nous continuâmes ensemble à tenter de retrouver Jérémie.

-N'avez-vous pas remarqué un truc étrange ?, demandai-je en repensant à ce ciel irréel.

-Si tu parles du ciel, je ne sais pas comment c'est possible, mais j'ai pire, me répondit Jérémie.

-Comment ça ? Pire que ce ciel maléfique ?, intervint Léo.

-Je crois que nous sommes coincés dans un labyrinthe, et qu'il est capable de se mouvoir, reprit Jérémie.

-De quoi tu parles ?, rétorquai-je, énervée par l'absurdité de ce qu'il avançait.

J'ai réussi à monter sur un de ces énormes murs grâce à un autre qui s'élevait du sol, et je suis maintenant juste au-dessus de vous !

Nous levâmes les yeux juste à temps pour voir Jérémie sauter du haut du mur qui nous séparait. Il atterrit avec fracas et manqua de se casser la cheville. Nous nous dirigeâmes alors vers les écritures et pûmes lire avec horreur : «Welcome to the labyrinth of Hell ! »

-Mais qu'est-ce qu'on fout là ?, admis-je.

-J' sais pas, mais on devrait peut-être suivre la flèche au lieu de rester plantés là à papoter de la pluie et du beau temps, parce que je vous signale que les murs sont en train de se resserrer sur nous !, intervint Léo d'une voix paniquée.

Nous suivîmes donc la flèche puis une autre, et encore une autre, en courant, jusqu'à arriver à une salle dans laquelle nous trouvâmes une épreuve : il y avait là quatre fioles, et sur le mur en face, toujours en lettres de sang, était inscrit : « Buvez, et vous serez libérés, soit de cette pièce, soit ... DE LA VIE ! Une des fioles contient de l'eau, une autre du saké, une autre du vinaigre et la dernière de l'uranium. »

-Bon, je crois qu'on n'a pas le choix, dis-je en rompant le silence pesant qui s'était installé entre nous.

Je pris une fiole pour montrer l'exemple, Léo et Jérémie firent de même, avec une certaine réticence. Nous avalâmes d'une seule traite la gorgée la plus angoissante de notre vie. Je sentis le liquide me traverser la gorge. Cela me brûla et me piqua la langue. J'eus envie de vomir. Malgré cette douleur, j'étais emplie d'un immense

soulagement car j'avais reconnu le goût du vinaigre. J'entendis Léo hurler de joie « J'adore le saké ! », Jérémie ne dit rien mais une larme coulait sur sa joue. Il avança vers le mur qui s'abaissait. Trois des quatre fioles étaient vides.

Léo et moi le suivîmes jusqu'à une autre salle avec une table au milieu. Mais avant que l'on puisse voir ce qu'il y avait dessus, il y eut un autre tremblement de terre et le mur du fond s'effondra. Nous courûmes pour le franchir avant qu'il ait le temps de se reconstruire. La troisième salle était remplie d'or et de bijoux. Sur le mur était écrit « Abaissez le levier sans vous laisser tenter, et vous survivrez ! Peut-être ». Nous nous dirigeâmes vers le levier et l'abaissâmes, comme indiqué par la consigne. Une porte menant vers l'extérieur apparut sous nos yeux ébahis. Alors que je me dirigeai avec hâte vers la sortie, je vis du coin de l'œil Léo, qui tentait de dérober un énorme diamant vert. Je me précipitai vers lui pour l'en empêcher. Jérémie eut la même réaction, et ensemble nous le jetâmes vers la porte.

-Pas toucher !, hurlai-je sur Léo.

Nous passâmes la porte pour découvrir avec soulagement que nous étions revenus à l'entrée de la mine.

En sortant de celle-ci, rien n'avait bouger, le même bruit des feuilles qui se frottaient dans l'air était présent. En cherchant un peu je vis Jérémie et Léo, ils étaient posés sur l'herbe, face au ciel le visage gonflé de cernes violettes. Les yeux vert émeraude de Jérémie

semblaient tourner de fatigue. Mon corps lourd vibrait de douleur. Tout ce qu'il s'était passé dans la mine me paraissait loin. Après de longues minutes à réfléchir et à fixer les arbres, nous finissions tous par nous endormir sur la verdure.

À notre réveil c'était le début d'une nouvelle journée, il était temps pour nous de retourner chez nous. Heureusement le chemin n'était pas très long. Sur la route j'ai mentionné plusieurs choses que nous avons traversé ensemble mais j'étais seule à m'en souvenir. J'eus beau argumenter et détailler chaque événement, ils me prenaient pour une folle. Tout était flou.

Noah, Candice, Ewan